

Jamais pourtant les cavaliers ne se sont mieux tenus, jamais les lignes n'ont été aussi droites, le défilé aussi régulier.

La charge finale, pourtant, a eu son habituel succès d'admirable terreur. C'est qu'en vérité il n'y a rien de plus grandiose que cette course furibonde qui semble menacer le public!

Le général Brugère s'approche alors de la tribune présidentielle. Il salue le chef de l'Etat. C'est fini. M. Loubet va se retirer. On a préparé les cris du départ. Quarante personnes à peu près profèrent, sur le même air des *Lampions*, les mêmes cris de: "Vive l'ar-mée! -Vive Marchand!" Les cris de: "Vive Loubet! Vive la République!" dominent cette petite manifestation sans conséquence et sans portée, et d'ailleurs, à travers tout Paris jusqu'à l'Elysée, une nombreuse foule a acclamé M. Loubet.

Un peu après le départ du chef de l'Etat, le commandant Marchand monte en voiture pour se rendre au Cercle militaire. Reconnu, il est bientôt entouré de bicyclist qui l'acclament aussi, ce qui parait le gêner. Un officier de paix le sauve en faisant faire un barrage derrière sa voiture.

Peut-être essaiera-t-on d'établir un rapprochement entre la revue de 1899 et celle de juillet 1896. Les deux journées ne sont point comparables. En 1896, c'est la foule qui, librement, sans la moindre surexcitation, a acclamé celui en qui elle mettait son espoir.

Ce sont, cette année, quelques politiciens qui ont organisé une manifestation isolée, que la police n'a même pas eu à réprimer, tant elle était inaperçue de la foule. On connaît assez le commandant Marchand pour être sûr qu'il n'a été fier que des vivats qui n'ont pas été proférés sur l'air des *Lampions*.

A L'ELYSEE

Les félicitations du Président. Des son retour à l'Elysée, le Président de la République a adressé la lettre suivante au général de Gallifet pour féliciter les troupes et leurs chefs: Mon cher ministre,

La revue à laquelle nous venons d'assister nous a montré, une fois de plus, que l'instruction, la tenue et l'esprit de discipline de l'armée ne laissent rien à désirer. Nous avons vu défilé à côté de nos troupes métropolitaines leurs vaillants frères d'armes d'Afrique et du Soudan qui, dans une campagne de trois ans, de l'Atlantique à la mer Rouge, ont porté fièrement le drapeau tricolore.

Les acclamations qui ont salué les élèves de nos écoles militaires, nos troupes de toutes armes, le commandant Marchand et ses braves compagnons témoignent de la confiance de la France dans son armée nationale. Pour la première fois nous avons pu montrer au pays le nouveau matériel d'artillerie, objet des préoccupations du gouvernement de la République et des ministres vos prédécesseurs. Grâce au concours du Parlement, qui a voté tous les crédits nécessaires, et au zèle des chefs et des subordonnés à tous les degrés, nous pouvons être fiers du résultat si promptement acquis.

Je vous prie, mon cher ministre, de transmettre à M. le gouverneur militaire de Paris et à l'armée qui a défilé aujourd'hui à Longchamps mes plus vives satisfactions et celles du gouvernement de la République. Veuillez agréer, mon cher mi-

nistre, l'expression de mes sentiments affectueux. Le Président de la République. EMILE LOUBET.

Le général de Gallifet, en transmettant la lettre du Président de la République au gouverneur militaire de Paris, y a joint la lettre suivante: Monsieur le gouverneur, J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre ci-jointe que M. le président de la République a bien voulu m'adresser après la revue de ce jour.

Je vous prie de la porter par la voie de l'ordre, à la connaissance des troupes du gouvernement militaire de Paris, en y joignant mes félicitations personnelles.

A L'ETRANGER.

A l'occasion du 14 juillet les colonies françaises de Bernes, Fiume, Livourne, Athènes, Odessa, Madrid, Porto, Helsingfors, Saint-Petersbourg, la Nouvelle-Orléans, New-York, Brooklyn, Moscou, Jersey-City, Londres, Messine, Prague, Berlin, etc., ont adressé à M. le Président de la République leurs respectueuses félicitations et les vœux qu'elles font pour la prospérité de sa magistrature et la grandeur de la République française.

M. Waldeck-Rousseau, de son côté, a reçu une très grande nombre de télégrammes de félicitations d'un grand nombre de colonies françaises.

A LONDRES.

A l'occasion de la Fête nationale l'ambassadeur a reçu la colonie française. Selon la coutume, tous les Français de Londres s'étaient empressés de venir saluer le représentant de la France qui, assisté de tout son personnel et du consul général, leur a fait le meilleur accueil. Au nom de la colonie française, M. Marius Duché a exprimé les vœux patriotiques de ses nationaux, et M. Cambon a répondu par une éloquente allocution, après laquelle, il a porté la santé du Président de la République. Comme M. Jules Claretie se trouvait présent, l'ambassadeur a aussi levé son verre à la santé de l'éminent académicien et de l'illustre Compagnie. Ce toast improvisé a eu un vif succès.

La colonie française a été fort heureuse d'apprendre la nomination, comme officier de la Légion d'honneur, de M. Geoffroy, le ministre de France, dont la courtoisie, l'affabilité et le mérite sont proverbiaux et de lui exprimer des félicitations qui n'avaient rien de banal. Toute la colonie sentait honorée de la nouvelle distinction de M. Geoffroy.

A BRUXELLES.

Les récents incidents qui se sont produits à la Chambre de commerce française donnaient un intérêt particulier à la célébration du 14 Juillet à Bruxelles. Comme tous les ans, les membres de la colonie française se sont rendus, dans la matinée, à l'hôtel de la légation de France. Ils ont été reçus par M. Gérard qui était entouré de M. le baron de Berkheim, second secrétaire de la légation; le commandant Haillof, attaché militaire; le consul Mure de Palanques, et M. Mongendre, secrétaire de la chancellerie.

M. Le Roux, parlant au nom de la Société française de bienfaisance a, après les souhaits pour la prospérité de la République et pour le chef de l'Etat,

exprimé le vœu que M. Gérard reste le plus longtemps possible ministre de France en Belgique, et y continue d'être l'intermédiaire dévoué entre les Sociétés de bienfaisance et le gouvernement français. M. Duché, se faisant l'organe de l'Union française, a, à son tour assuré, le ministre des sympathies pour sa personne et l'a remercié de son tact, de sa modération, de son urbanité et de sa grande fermeté patriotique. A ces paroles, très applaudies, M. Morel s'est associé au nom de la Société française de secours mutuels.

M. Gérard a alors pris la parole. De sa réponse, extrayons ce passage souligné par les applaudissements de l'assistance. Laissez-moi vous dire aussi, mes chers compatriotes, combien je suis touché des sentiments affectueux que vous venez bien produire à ma personne. Certes, je n'ai jamais douté de ces sentiments, mais il ne doit pas être question de ma personnalité. Elle s'efface, parce qu'il n'y a ici, parce qu'il ne doit y avoir, que des patriotes unis, des républicains, des Français fidèles à celui qui, en pays étranger, est chargé de tenir le drapeau. Dans les circonstances que nous venons de traverser, je ne veux connaître aucune différence entre les Français. Ici, à Bruxelles, ils sont tous, à mes yeux, des frères égaux devant la patrie.

Je représenterais bien mal mon pays si j'avais une autre inspiration; je ne veux pas en avoir d'autre. Ma seule inspiration est le respect de la liberté, de la fraternité et de l'égalité qui constituent la devise de notre pays.

Le soir, au Grand-Hôtel, banquet présidé par M. Gérard, et au Vauxhall, grande fête musicale et feu d'artifice organisé par la chambre de commerce.

A ROME.

La Fête nationale a été célébrée cette année avec la solennité accoutumée. Le matin des secours ont été distribués aux nationaux français indigents. En l'absence de M. Barrère, c'est le secrétaire d'ambassade, M. Bonnardot, qui recevait au Palais Farnèse les membres de la colonie et des institutions françaises qui étaient largement représentées. Il a donné lecture d'un télégramme qui venait de recevoir de l'ambassadeur de France et dont voici le texte. Dites à nos compatriotes, en leur souhaitant la bienvenue au palais Farnèse, combien je regrette d'être empêché, au dernier moment, de les recevoir moi-même comme je le proposais. Je me joins à eux pour célébrer notre fête nationale. Je me félicite avec eux des relations toujours plus cordiales et affectueuses de notre pays avec l'Italie, et je prends ma part à l'expression de profond respect qu'ils envoient en bons et fidèles Français au Président de la République.

En buvant à sa santé, à celle du roi et de la reine d'Italie, ils affirmeront une fois de plus les liens unissant les deux nations et qu'ils ont tant contribué pour leur part à resserrer. Répondant ensuite au discours du doyen de la colonie, M. Bonnardot, dans une chaleureuse allocution, a remercié la colonie de son patriotisme; il rappelle les liens qui rattachent l'Italie et la France et les souvenirs glorieux de Magenta et de Solferino en constatant que cette année a vu se produire comme une renaissance des sentiments qui animaient à cette date les deux nations.

Il a terminé, en associant, dans un même toast, M. Loubet, le roi et la reine d'Italie.

Il a donné ensuite lecture du télégramme que l'ambassadeur de Russie a eu la gracieuseté d'adresser à M. Barrère. M. de Nélidoff s'exprime ainsi: Recevez mes sincères félicitations et tous mes vœux, à l'occasion de votre fête nationale.

A ST-PETERSBOURG.

La colonie française de Saint-Petersbourg a célébré la Fête nationale par un Te Deum à la chapelle de l'asile de son association de bienfaisance. Un déjeuner des notabilités de la colonie a eu lieu ensuite chez l'ambassadeur de France.

A VIENNE.

A l'occasion de la Fête nationale, le drapeau tricolore a été hissé à l'ambassade de France.

LES DANGERS

Mouvement Greviste

Le mouvement gréviste vient d'entrer dans une phase nouvelle, extrêmement curieuse qui, pour être moins brusque que les précédentes, n'en est pas moins dangereuse; on ne s'attaque plus directement aux compagnies, que l'on veut mettre à la raison; on ne tente plus d'employer la violence pour détourner les ouvriers de leurs travaux, pour les empêcher de se rendre à l'ouvrage, de leur profession les appellent.

Si l'on s'agit d'une compagnie de chemin de fer urbain, on laisse circuler librement les cars en ville; mais on s'adresse à ceux qui y montent ou en descendent et on les avertit très poliment qu'ils font une course inutile, et qu'ils ne pourront faire les achats qui ont motivé leur déplacement.

On va plus loin. On cherche à gagner les commerçants eux-mêmes, qui refusent alors de vendre aux chalandis qui sont venus faire leurs emplettes sur les lignes interdites. Ce mouvement, au premier abord, à l'air d'une assez innocente plaisanterie. Il est plus sérieux qu'on ne le pense; il fait pénétrer la grève jusque dans les magasins du petit commerce de détail; elle lui donne des proportions qu'elle n'avait pas songé à prendre jusqu'ici.

La grève s'incline de la sorte partout et peut, à un moment donné, paralyser toute l'activité commerciale d'une communauté, d'un Etat. Il y a là un danger grave qu'il est temps de prévenir, si l'on ne veut pas risquer de tomber dans la stagnation complète de l'industrie et du négoce. La grève est entrée dans nos mœurs, dans nos habitudes de chaque jour; elle ne nous émeut plus, mais elle gagne sans cesse du terrain, et les autorités politiques et civiles auraient grand tort de ne pas songer à arrêter un mouvement qui peut conduire à l'abîme.

MENU DU JOUR.

- Mardi, 1er août 1899. Pot-au-feu. Bobot bouilli garni d'oignons glacés. Haricots verts à la maître d'hôtel. Poularde rôtie. Oufs aux pistaches. Fromage. Fruits.

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER. MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES. GRUNEWALD. 718 RUE DU CANAL.

LA FIEVRE JAUNE.

Il nous est arrivé, hier soir, de la Virginie, de fort tristes nouvelles. La fièvre jaune a pénétré dans le "Soldiers Home", situé à deux pas de Fort Monroe, au milieu d'une région où sont toujours concentrées de nombreuses troupes. La situation est très grave assurément; elle est évidemment le résultat d'une imprudence, de l'intrusion de quelque individu qui portait sur lui le germe de la fièvre et que l'on n'a pas suffisamment examiné.

C'est un malheur, assurément; mais comme tous les accidents de ce genre, il est réparable, si l'on sait prendre à temps les mesures les plus énergiques pour arrêter court les ravages du fléau. En pareille occurrence, il serait ridicule, presque criminel de se livrer à de longues et minutieuses enquêtes sur les origines du mal et sur les responsabilités qui en découlent. Il sera toujours temps de s'en occuper quand tout danger aura disparu.

Nos dépêches affirment que les départements de la guerre et de la marine se sont mis immédiatement à l'œuvre et que l'on a pris les mesures les plus énergiques pour en finir avec le fléau. Il fallait, du reste, nous attendre un jour ou l'autre à recevoir une nouvelle de ce genre. C'était la conséquence obligatoire, fatale, d'une guerre comme celle que nous avions entreprise, au milieu de régions infectées par le fléau, et des communications constantes qui se sont forcément établies entre les Etats-Unis et ces régions.

Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter, outre mesure, des conséquences de ce malheureux événement. Le bureau sanitaire de Washington a été averti aujourd'hui à la première heure de l'apparition de la fièvre jaune à Hampton. Le bateau arrivant d'Old Point a été inspecté, mais aucun passager n'a été retenu. Les trains sont également inspectés.

Un lazaret comprenant de nombreux cottages établis sur l'embranchement oriental de la ligne et utilisé durant la récente épidémie de petite vérole, est remis à neuf pour recevoir ceux qu'on suppose atteints de la fièvre jaune. Le garnison de Fort Monroe comprend trois batteries, les batteries G, N et O, du quatrième d'artillerie, ainsi que l'état-major du régiment, sous le commandement du colonel F. S. Gunther.

BUREAU DU TEMPS.

Les moyennes de mois d'août. Nous avons reçu de M. W. T. Blythe, directeur du Bureau météorologique de la Nouvelle-Orléans, sur les différentes moyennes de température pendant le mois d'août, durant l'espace de 28 ans, des chiffres curieux qui intéresseront vivement le public au moment où nous entrons dans ce mois redoutable.

La température moyenne ou normale a été de 82 degrés. Le mois d'août le plus froid, pendant cette période, a été celui de 1879, avec une moyenne de 79 degrés. Le mois d'août le plus chaud a été celui de 1874, avec une moyenne de 84 degrés. Le 3 août 1897, la température a atteint 99 degrés, tandis que le 24 août 1891, elle est tombée à 63 degrés.

Dieu sait de que le ciel nous réserve pour le mois d'août qui vient de commencer.

Tragédie.

Hopkinsville, Kentucky, 31 juillet.—Mlle Fannie Goodwyn, une modiste de Fairview, a mortellement blessé Bryan Algrege. Mlle Goodwyn accuse Algrege d'avoir écrit des lettres infamantes pour elle, fait des remarques, écrit à la craie sur la devanture de son magasin et avec un diamant sur les vitres des phrases injurieuses. Elle se promenait aujourd'hui avec un ami quand Algrege lui a arrêté. L'ami s'est avancé sur

DEPECHE

Télégraphiques

ENVOI

Nombreux experts en fièvre jaune à Hampton.

Washington, 31 juillet.—Le secrétaire de la guerre Alger a donné l'ordre de mettre à la disposition du service des hôpitaux de la marine l'hôpital Josiah Simpson, à Fort Monroe, s'il est nécessaire.

Cet hôpital contient mille lits, qui ont été installés l'été dernier pour les troupes stationnées à Newport News. Le service des hôpitaux de la marine a envoyé en toute hâte de nombreux médecins à Hampton et à divers points de la région avoisinante.

Le rapport officiel envoyé de l'asile accuse trente-cinq cas, quatre décès et un mourant. Le docteur Wardin, du service, est déjà à Hamilton en qualité de médecin-expert de l'asile. Le docteur J. H. White est parti ce matin de Washington pour Hampton.

Le chirurgien général Wyman n'a encore pris aucune décision au sujet d'un voyage à Hampton, mais il partira sans perdre une minute si ses services sont nécessaires. Les fonctionnaires du service des hôpitaux de la marine refusent de discuter l'origine de l'épidémie, mais on croit généralement qu'elle a pris naissance à Phoebus, où l'on prévoit de nouveaux cas.

Des mesures sont déjà prises pour mettre en quarantaine tous les points situés en dehors de l'asile où la maladie serait signalée. Le bureau sanitaire de Washington a été averti aujourd'hui à la première heure de l'apparition de la fièvre jaune à Hampton.

Le concert d'hier soir a achevé la conquête déjà faite dimanche. Voilà une brillante fin de saison assurée au West End. Nous nous faisons un plaisir de publier le programme de ce soir. On y remarquera des compositions de premier ordre, telle que l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, et le quatuor de Rigoletto.

- 1. Marche - The Governor... Jolly Land. 2. Valse (suite) - Love's Dream. 3. Overture - Egmont... Beethoven. 4. Cakewalk - My Mobile Baby. 5. Sélection - Les Brigands. 6. Polka - Offshoot. 7. Tomahawk Dance... Herman. 8. Quatuor de Rigoletto... Verdi. 9. Home Song... Moszkowsky. 10. Marche - Victorious America... Ellenberg.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Au Parc Athlétique, l'orchestre hongrois a fait, hier, son début. Ces petits musiciens ont débilement levé leur public. Mais la seconde partie de la saison d'été brillera surtout, cette année, par les variétés. Wilner et Vincent sont très amusants dans leurs scènes comiques; ils feront les délices du public, toute cette semaine. Stuart nous reste encore une semaine; et nous engageons ceux qui n'ont pas encore l'occasion de l'entendre à aller passer une soirée ou deux au Parc Athlétique.

WEST END.

Nous nous faisons un plaisir de publier le programme de ce soir. On y remarquera des compositions de premier ordre, telle que l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, et le quatuor de Rigoletto.

1. Marche - The Governor... Jolly Land. 2. Valse (suite) - Love's Dream. 3. Overture - Egmont... Beethoven. 4. Cakewalk - My Mobile Baby. 5. Sélection - Les Brigands. 6. Polka - Offshoot. 7. Tomahawk Dance... Herman. 8. Quatuor de Rigoletto... Verdi. 9. Home Song... Moszkowsky. 10. Marche - Victorious America... Ellenberg.

qui me donne le courage de te parler enfin, moi qui suis ton père, comme ton père... Chère enfant, me pardonneras-tu jamaï, toi qui n'ignores plus rien du secret de honte qui a souillé mon passé... Toi qui sais maintenant que je suis ton père, qui sais quelle fut ta mère, et qui as dû rougir et me mépriser en apprenant le grand crime d'amour qui fut commis par elle et par moi dans notre jeunesse... En une heure d'exaltation, de désespoir et de folie... Tu as rougi de ton père... et ta pudeur s'est alarmée en n'ignorant plus que ta mère avait été coupable! Oh! tu entends, toi qui ne m'entends pas, toi que la mort étendte va emporter, j'aurais voulu ton pardon!... J'ai tant souffert de ma faute!... Ma vie a été un enfer, après de cet homme si grand, si bon, si au-dessus de moi, dont toutes les preuves de tendresse renouvelées chaque jour depuis tant d'années ne faisaient qu'aviver mes remords... Pardon, ma fille, pardon de t'avoir fait rougir!... Ces tempêtes du cœur te sont inconnues. (Le continuer.)

Sirup calmant de Mlle Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS ÉCLAIRANT. IL SOULAGE L'ENFANT AMOULIÉ PAR LES COLIQUES, CALME SES BOULEVERSES, GRETTE LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les Pharmaciens dans le monde entier. Ne pas être de demander le "Sirup" commandé de Mlle Winslow; n'a pas pris pas d'autre. "Vingt cinq ans de succès."

élané dans l'escalier. Et là-haut, Michel l'entend qui frappe à la chambre de Marie-Rose.

Il le rejoint. Il ébranle la porte, car personne ne répond. La porte résiste.

Frédéric a un cri effrayant. —Elle est morte! Elle est morte!

Il se recule pour prendre un élan et se jette contre la porte de toutes ses forces: tout cède devant sa vigueur centuplée par l'épouvante. La porte, brisée, tombe. Et les hommes, maintenant blême, n'osent plus entrer.

De là où ils sont, ils ne peuvent apercevoir le lit, mais la lampe allumée, la porte fermée, prouve que Marie-Rose est bien dans sa chambre... Et si elle ne répond pas, si elle n'est pas apparue à tout ce fracas, c'est qu'elle est morte... C'est Frédéric qui a le plus de courage.

Il entre. Sur le lit, tout habillée, immobile, Marie-Rose est étendue. Sa main droite pend hors du lit. Et au bas du lit, sur une fourrure en façon dont le verre à des larmes cristallines... Le ladanum absorbé... Avant même de savoir si elle respire encore ou si elle est morte, Frédéric dit, méconnaissable, tant il a d'horreur:

—Va chercher un médecin! Michel sort précipitamment. Il sait qu'une minute de retard peut causer la mort de cet enfant... Il ne réfléchit pas qu'elle n'existe plus peut-être. Seul, Frédéric rappelle toute sa présence d'esprit.

Il se penche sur le lit... Les jolies lèvres de l'enfant sont souillées de la brune liqueur. Il les essuie délicatement. Il prend le poignet, cherche le pouls: celui-ci bat, très faible. Elle n'est pas morte!... Mais comme elle a dû, comme elle doit souffrir!... Une expression de torture atroce est peinte sur ses traits.

Tout à coup, les yeux s'ouvrent, vitreux, énormes. Le corps est secoué d'une convulsion et se tord en arc de cercle. Puis elle retombe et de nouveau reste immobile. Est-ce la fin? Non, le pouls bat toujours. C'est à peine si Michel est parti depuis quelques minutes et déjà Frédéric s'étonne...

Pourquoi ne revient-il pas? qu'il fait-il à défaut de leur médecin ordinaire pourquoi n'en amène-t-il pas un autre? Un quart d'heure s'écoule ainsi dans l'angoisse, puis une demi-heure.

Aucun mouvement, plus un signe de vie chez Marie-Rose. Il approche des lèvres une petite glace. La glace se ternit légèrement. Elle respire encore! Comment peut-il se faire que le médecin ne soit pas là?... Et Michel? Michel! Il devrait revenir!... Frédéric commence à perdre la tête. Il est tombé à genoux près de ce lit... Il ne sait que dire: —Ma fille! Ma fille! Et tout à coup reviennent à sa mémoire les graves paroles dites par Henriette agonisante, lorsqu'elle lui recommandait sa fille: "Moi, je paye avec ma mort la faute que nous avons commise; toi, paye-la de ta vie entière!" Ah! de sa vie entière et de sa mort, également, s'il le fallait. Enfin, il entend des pas rapides dans l'escalier. On vient au secours. C'est Michel, c'est le docteur. Sans un mot, renseigné par Michel, le médecin s'approche, examine. Un regard à Frédéric lui a tout appris. Elle n'est pas morte... En venant, il a pris chez un pharmacien les révéralins nécessaires. Il réussit à entrouvrir les dents convulsivement serrées de Marie-Rose. Quelques gouttes pénètrent dans la gorge et sont absorbées. Pendant toute la nuit — et

quelle nuit mortelle pour Michel et Frédéric! — le médecin ne la quitte pas, l'observe, la soigne comme sa fille, avec un admirable dévouement, avec la présence d'esprit de l'homme sûr de lui, qui prévoit le progrès du mal et qui l'ayant prévu le paralyse.

Le matin, il semble qu'elle va un peu mieux; il est obligé de partir, mais il a prescrit les soins à prendre. Et pourtant, il refuse de se prononcer. A midi, il revient. Elle est en syncope, mais cette syncope il l'a prédite, il s'y attendait. Elle est le point culminant de la crise. C'est la vie et la mort qui se battent, lutte d'autant plus formidable qu'elle a lieu dans ce corps d'une effrayante immobilité.

Si elle sort de cette syncope, elle est guérie... et rapidement, presque instantanément, à toutes traces de poison disparaissent. Mais, peut-être, ne s'en réveillera-t-elle jamais! Le docteur s'éloigne, promet d'être de retour vers quatre heures. Il n'y a plus rien à faire. La nature, toute puissante, fera un miracle ou bien elle sera faible, et la mort victorieuse emportera l'enfant. Michel et Frédéric, en larmes,

sont auprès d'elle. Ils ne veulent pas la quitter. Cependant, au courant de l'après-midi, Michel est appelé à Albertville par ses affaires.

Il veut envoyer Frédéric à sa place. Frédéric s'y refuse et Michel part, à contre-cœur. Frédéric, de nouveau, est seul avec sa fille. Il s'est approché très près, très près du lit. Il embrasse la jeune fille sur son front qui mouille, par intervalle, un peu de sueur. Il essuie ce front, doucement. Il écoute cette respiration que l'on devine plutôt qu'on ne l'entend.

Une heure se passe ainsi. La syncope continue. Morte, elle n'est pas plus pâle et plus immobile. Il s'agenouille, joint les mains, en une prière mentale. Dans ces grandes crises où l'homme est si faible, si petit, l'esprit cherche à s'adresser à quelque chose de plus haut, de suraffecté, dispensant larmes et joies, à son gré, dans sa justice mystérieuse et inépuisable. Et soudain, son cœur déborde. Sans même qu'il s'en aperçoive, voilà qu'il s'adresse à sa fille, non plus comme l'ami qui avec Michel a pris soin de cette enfance, mais comme le père... qui comme le père coupable, il est vrai, mais si aimant et si tendre, comme le père qui n'a plus le

courage de résister à sa tendresse. Il lui parle. C'est un flot d'amour paternel qui tombe de ses lèvres...

Marie-Rose pourtant, sans que l'immobilité de son corps diminue, Marie-Rose, qui garde la même étrange rigidité, a recouvré peu à peu sa connaissance depuis quelques minutes. Elle n'a pas encore ouvert les yeux. Mais déjà son esprit travaille, ses réflexions s'accroissent. Le souvenir apparaît. Elle a voulu s'empoisonner... Et elle n'est pas morte... En ce moment elle se sent dans un anéantissement singulier qui n'est pas douloureux, au contraire, qui est presque un repos. Où donc est-elle? Elle entre-voit lourdement les paupières. Dans son lit, tout habillée, comme la veille, lorsqu'elle a absorbé tout entière la fiole de ladanum. Et Frédéric sanglote, auprès d'elle... Qui, elle se souvient de tout. Elle va parler, appeler Frédéric, lui dire qu'elle n'est pas morte, consoler ce désespoir et lui demander pardon. Mais elle se tait... Frédéric parle: —Oh! mon enfant chérie, toi qui es ma fille... tu ne peux pas me comprendre et tu ne m'entends pas!... Voilà ce

qui me donne le courage de te parler enfin, moi qui suis ton père, comme ton père... Chère enfant, me pardonneras-tu jamaï, toi qui n'ignores plus rien du secret de honte qui a souillé mon passé... Toi qui sais maintenant que je suis ton père, qui sais quelle fut ta mère, et qui as dû rougir et me mépriser en apprenant le grand crime d'amour qui fut commis par elle et par moi dans notre jeunesse... En une heure d'exaltation, de désespoir et de folie... Tu as rougi de ton père... et ta pudeur s'est alarmée en n'ignorant plus que ta mère avait été coupable! Oh! tu entends, toi qui ne m'entends pas, toi que la mort étendte va emporter, j'aurais voulu ton pardon!... J'ai tant souffert de ma faute!... Ma vie a été un enfer, après de cet homme si grand, si bon, si au-dessus de moi, dont toutes les preuves de tendresse renouvelées chaque jour depuis tant d'années ne faisaient qu'aviver mes remords... Pardon, ma fille, pardon de t'avoir fait rougir!... Ces tempêtes du cœur te sont inconnues. (Le continuer.)

Sirup calmant de Mlle Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS ÉCLAIRANT. IL SOULAGE L'ENFANT AMOULIÉ PAR LES COLIQUES, CALME SES BOULEVERSES, GRETTE LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les Pharmaciens dans le monde entier. Ne pas être de demander le "Sirup" commandé de Mlle Winslow; n'a pas pris pas d'autre. "Vingt cinq ans de succès."

qui me donne le courage de te parler enfin, moi qui suis ton père, comme ton père... Chère enfant, me pardonneras-tu jamaï, toi qui n'ignores plus rien du secret de honte qui a souillé mon passé... Toi qui sais maintenant que je suis ton père, qui sais quelle fut ta mère, et qui as dû rougir et me mépriser en apprenant le grand crime d'amour qui fut commis par elle et par moi dans notre jeunesse... En une heure d'exaltation, de désespoir et de folie... Tu as rougi de ton père... et ta pudeur s'est alarmée en n'ignorant plus que ta mère avait été coupable! Oh! tu entends, toi qui ne m'entends pas, toi que la mort étendte va emporter, j'aurais voulu ton pardon!... J'ai tant souffert de ma faute!... Ma vie a été un enfer, après de cet homme si grand, si bon, si au-dessus de moi, dont toutes les preuves de tendresse renouvelées chaque jour depuis tant d'années ne faisaient qu'aviver mes remords... Pardon, ma fille, pardon de t'avoir fait rougir!... Ces tempêtes du cœur te sont inconnues. (Le continuer.)

Sirup calmant de Mlle Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS ÉCLAIRANT. IL SOULAGE L'ENFANT AMOULIÉ PAR LES COLIQUES, CALME SES BOULEVERSES, GRETTE LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les Pharmaciens dans le monde entier. Ne pas être de demander le "Sirup" commandé de Mlle Winslow; n'a pas pris pas d'autre. "Vingt cinq ans de succès."

Sirup calmant de Mlle Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS ÉCLAIRANT. IL SOULAGE L'ENFANT AMOULIÉ PAR LES COLIQUES, CALME SES BOULEVERSES, GRETTE LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les Pharmaciens dans le monde entier. Ne pas être de demander le "Sirup" commandé de Mlle Winslow; n'a pas pris pas d'autre. "Vingt cinq ans de succès."